

Chère POLONITUDE

(lettre à une émigrée défunte)

par IRIS DUDEK



Patriotisme : Etymologiquement : Amour pour sa patrie,
terre de ses pères.

*« Aux premiers mots proférés dans cet étrange débat,
j'ai ressenti les bouillons du patriotisme jusqu'au plus
violent emportement ».*

(Mirabeau)

*A la France, ce fantastique pays, terre d'accueil de tant
de Polonais émigrés.*

*Et à mes descendants pour que jamais ils n'oublient d'où
sont venus leurs ancêtres et ce qu'ils vécu (L'auteur)*

THRÈNE 1^{ER} -

SI TU SAVAIS, PETITE MAMAN !

*« Mon âme est incarnée dans ma patrie ...
J'ai englouti dans mon corps toute l'âme de ma patrie !
Moi, la patrie, ce n'est qu'un.
Je m'appelle Million – car j'aime et je souffre
Pour des millions d'hommes.
Je regarde ma patrie infortunée
Comme un fils regarde son père livré au supplice de la roue ;
Je sens les tourments de toute une nation,
Comme la mère ressent dans son sein les souffrances
De son enfant. Je souffre ! Je délire ! »*

Adam Mickiewicz. (1832) – Traduction de G.Sand.



Si tu savais, Mamouchka, comme cet amour pour la Pologne, cette passion que tu m'as transmise, remplit mon cœur à la fois de douceur et de douleur...

Je te dérange dans ton long et paisible sommeil, pardonne-moi. Voilà maintenant quarante années que tu as quitté ce monde.

Je te revois sur ton lit d'hôpital, avant qu'on ne t'emmène vers la salle d'opération d'où tu n'es jamais revenue, je me souviens que, dans cet état de demi-conscience dans lequel tous les calmants t'avaient plongée, tes derniers mots étaient encore pour ton pays auquel tu n'avais jamais arrêté de penser.

Tu n'avais jamais cessé d'être cette immigrée arrivée en France au milieu de la vague de travailleurs que la misère économique, dans les années trente, avait contraints à quitter la Pologne pour l'Occident.

Des milliers de jeunes travailleurs polonais avaient signé, dans leur village qu'ils n'avaient encore jamais quitté pour la plupart, un contrat pour que la France vous accueille. C'était dans ces années-là que s'était opéré en quelque sorte le phénomène des vases communicants, entre ces deux pays traditionnellement frères.

La France avait été décimée par la première guerre mondiale. Des milliers de jeunes, paysans pour la plupart, avaient laissé leur vie dans les tranchées de Verdun. De l'autre côté de l'Europe, dans la Pologne rurale, la misère s'étendait, surtout dans ses régions orientales que les guerres, les invasions des pays voisins ennemis avaient saignées à blanc pendant plus d'un siècle.

Pourtant, quelle allégresse, quelle espérance avaient submergé la Pologne à la sortie de cette première guerre

mondiale ! Après cent vingt-quatre années de disparition de la carte, la Pologne était enfin ressuscitée, grâce à ses efforts incessants pendant un siècle, souvent ignorés, engloutis dans le sang, enfin couronnés de succès, grâce entre autres aux illustres patriotes tels le brillant pianiste-concertiste Paderewski plaidant, partout où il allait, la cause de son pays, tout comme l'écrivain Sienkiewicz, ce prix Nobel de Littérature, ton chouchou, je crois.

Mais le sort de la population ne s'améliorait pas économiquement hélas. A la tête du pays, le maréchal Pilsudski, si courageux dans ses multiples combats qui lui avaient valu de tâter tant la déportation en Sibérie que la prison prussienne, n'avait pas réussi, la paix revenue, le miracle économique.

Alors, comme des milliers et des milliers de tes compatriotes, tu as signé l'un de ces contrats d'un ou deux ans pour venir travailler à la campagne, dans cette France dont tu ne savais pas grand chose, à part que c'était la meilleure amie de ton peuple. Dans leurs combats acharnés contre les envahisseurs, où ils se sentaient David contre Goliath, les Polonais n'avaient-ils pas souvent crié : « Hélas pour nous, Dieu est trop haut, et la France trop loin » ?

Cependant, quand tu as pris le chemin, tu n'imaginais pas qu'elle fût si éloignée géographiquement, cette France. Le trajet, à travers toute cette Allemagne peu sympathique – ennemi héréditaire où le nazisme s'étendait, - t'a paru interminable. Et lorsqu'enfin tu as atteint la ferme champenoise où tu allais devoir passer deux années, il t'a fallu bien du courage pour ne pas rebrousser aussitôt chemin. Du reste, l'aurais-tu voulu que tu n'aurais pas pu rompre le contrat signé.

Tu ne connaissais pas la langue française, mais de toute façon ton patron le fermier ne parlait pas, il n'ouvrait la bouche que pour jurer, il ne savait rien de la Pologne, ni de sa douloureuse Histoire, ni de sa Culture, ce dernier mot avec ou

sans majuscule, car rien de ce qui concernait ton pays ne l'intéressait.

C'est terrible d'être travailleur immigré. Ceux qui sont arrivés récemment, de tous pays, le savent bien. C'était pire encore pour toi et tes compagnons d'exil, qui constituiez la première émigration de masse de travailleurs, vous aviez dû essuyer les plâtres.

Les conditions de travail, de logement, tout ici se révélait inhumain, dans ces campagnes perdues où vous aviez été disséminés. Lever avant l'aurore, labeur sans relâche jusqu'à la tombée du jour. Tu ne connaissais pas plus de trois mots de français et cela t'isolait encore davantage.

En Pologne, particulièrement en milieu rural, seules les classes privilégiées pouvaient se permettre d'étudier. Tu n'avais pu aller que six mois à l'école, six mois d'école obligatoire, mesure édictée par le gouvernement autrichien d'occupation, destinée à lutter contre l'illettrisme des populations. C'était peu, mais tu en étais reconnaissante à François-Joseph, parce que c'était drôlement appréciable, comparé à d'autres émigrés venant de Ruthénie, que tu avais vus si handicapés de ne pas savoir du tout lire et écrire, dans quelque langue que ce fût. Sacré François-Joseph, l'empereur de cette Autriche, qui comme la Russie et la Prusse, occupait la Pologne depuis des décennies. Mais, dit le proverbe, au royaume des aveugles, les borgnes sont rois. L'Autriche apparaissait comme la moins cruelle des trois puissances qui s'étaient partagé le gâteau. J'ai appris depuis que ce François-Joseph, rendu si glamour par les films de la série sucrée des Sissi, n'était pas si formidable, qu'il était même un homme dur. « Sa » partie de Pologne, la Galicie, était restée la plus arriérée, mais on y signalait moins d'exactions que dans les parties placées sous la dictature des deux autres occupants et on pouvait même, par périodes, dire qu'une semi-liberté ou

autonomie régnait dans la ville de Cracovie. L'empereur d'Autriche avait d'autres chats - ou d'autres Etats en révolte - à fouetter.

Ton enfance, ce n'était pas celle de Sissi, c'est peu de le dire... Dans ton village de Pologne, la mort de ton père, alors que tu n'avais que sept ans, vous avait plongés dans une grande précarité. Ta mère, Apolonia, ne manquait pourtant pas de courage. Si jeune, elle devait se débrouiller pour élever seule six enfants, dont le dernier au berceau. Les allocations familiales, elle n'aurait même pas pu imaginer ce que c'était. Digne devant toute épreuve, elle s'était mise à coudre pour tout le village, tanner des peaux, fabriquer des manteaux de fourrure et les petites, dès leur plus jeune âge, y mettaient aussi la main. Le paupérisme s'étendait, les clients se faisaient rares. Parfois, Apolonia t'envoyait, pour arrondir les fins de mois, gagner quelques grosz en gardant les oies dans des fermes, car tu étais la cadette et ton aînée s'occupait de la maisonnée.

Elle s'est montrée réticente quand un jour tu as vu, affiché près de la mairie, un avis incitant les jeunes villageois et villageoises en bonne santé à partir vers la France. Peut-être pressentait-elle que ces travailleurs immigrés risquaient fort d'être victimes d'exploitation... Mais il le fallait au moins pour quelque temps. Tu ne rendais pas responsable ce pauvre maréchal Pilsudski, c'est pendant qu'il dirigeait la Pologne que tu avais dû émigrer au milieu de bien d'autres, mais tu savais quels combats héroïques il avait menés sans se lasser pour obtenir l'indépendance de son pays. Avec ton bon sens, tu comprenais d'emblée que cet homme ne pouvait pas faire de miracle dans ce pays rendu exsangue, ruiné, désorganisé par ses voisins. L'Allemagne et la Russie, depuis deux siècles, s'étaient entendus comme larrons en foire sur le dos de la Pologne.

Les craintes d'Apolonia étaient fondées... Il t'avait fallu te résigner à ces journées de bête de somme, esseulée, regrettant d'avoir quitté ton pays où, tout compte fait, la pauvreté n'apparaissait pas pire que dans ce lieu arriéré. Là-bas, au moins, les dimanches étaient une source de revitalisation. Ton cœur débordait de nostalgie quand tu repensais à la petite église de ton village, à l'intérieur tout blanc et doré, bourrée à craquer, à tous ces enfants, ces jeunes rieurs, cette malice faisant fi de la pauvreté, cette joie contagieuse à la sortie de la messe, gaieté qui se continuait l'après-midi chez les uns et les autres, au grand air en été dans les prairies jouxtant les izbas colorées, et les jours d'hiver, serrés autour du grand poêle de céramique turquoise, jeunes et vieux, discutant, pleurant, riant, écoutant avec émotion et étonnement les récits de guerre et les légendes, puis se mettant à danser au son d'un accordéon ou d'un violon.

Les jours, les mois se traînaient dans ce coin de la Marne, dans ce village qui n'avait de poétique que le nom, Chantecoq. Ils semblaient figés. Les dimanches y étaient exécrables. Oh ! ce premier dimanche après ton arrivée, où tu t'étais rendue, avec entrain, vers l'église, croyant que tout s'y déroulerait comme là-bas.

Ton premier étonnement en voyant ce vieux prêtre qui actionnait lui-même les cloches. D'ailleurs en vain. Personne n'entrait dans l'église désespérément vide, à part trois ou quatre très vieilles femmes. Et puis, il avait vite dit la messe, sans organiste, sans chant, sans enfant de chœur, et il avait sitôt refermé l'église. C'est alors que la coupe trop pleine a débordé. Tu as versé, ce premier dimanche, toutes les larmes de ton corps et tu t'es juré de repartir au plus vite vers ton pays lointain. Vite, acheter un vélo ! Cette idée ne quittait plus ton esprit. Sou après sou, ton salaire dérisoire était mis de côté pour l'achat de ce vélo

magique, qui prenait la forme d'un tapis volant se jouant des distances pour te faire atterrir dans ton village au milieu des tiens.

Après la première année de cet esclavage à Chantecoq, tu en étais au même point, tu ne faisais que travailler pour un salaire fantôme, tu ne voyais pas le bout du tunnel, quand quelqu'un est apparu à la ferme.

Un matin, alors que tu retournais le tas de fumier dans l'étable, la voix acariâtre du fermier t'a fait sursauter :

« - *Ramène-toi, la Julia ! Y a quelqu'un qui te d'mande à la porte. »*

Te demander, toi ? Toi qui n'existais plus depuis que tu avais quitté ton village galicien ?

Ton étonnement s'est encore accru en sortant de l'étable et apercevant un beau jeune homme d'allure distinguée, la chevelure couleur des épis de seigle, ne ressemblant en rien à un gars de la campagne, qui se tournait vers toi avec un demi-sourire. N'étais-tu pas en train de rêver, n'était-ce pas le Prince Charmant qui, selon le conte, cherchait partout Cendrillon, même derrière un tas de fumier, la fourche à la main ?

A peine as-tu eu le temps d'essuyer promptement tes mains contre ton tablier rugueux qu'il se saisissait de l'une d'elles pour te faire le baise-main « à la polonaise ». Tu n'étais pas au bout de tes surprises, il s'est mis à te parler en langue polonaise, cette langue que tu n'avais pas entendue depuis plus d'une année !

Ce n'était pas un prince, non, mais il t'apportait tant de réconfort. Il avait été envoyé par un organisme en cheville avec le Consulat de Pologne, afin de constater sur place les conditions de vie et de labeur des travailleuses et travailleurs émigrés. Trop de cas dramatiques avaient défrayé la chronique ou fait l'objet de

rumeurs furtives. Il y avait même eu quelques cas isolés de jeunes ouvriers agricoles devenus fous en raison de conditions de travail indignes. Le bruit courait qu'ils étaient même nombreux, qu'on les entassait dans des wagons... destination retour au pays. Quant aux filles, isolées, vulnérables, à la merci de patrons frustrés, elles enduraient parfois l'enfer, le harcèlement à la suite duquel certaines s'étaient retrouvées enceintes.

Le jeune homme t'apprit qu'une fois ton maudit contrat arrivé à expiration, tu pourrais, à l'instar de nombreux autres Polonais, t'empressez de rejoindre la ville la plus proche, Châlons-sur-Marne. Il s'y trouvait quelques usines dont une brasserie et une papeterie. En te quittant, il t'a remis l'adresse à Châlons d'un professeur polonais, digne et dévoué, qui mettait un point d'honneur à accueillir tous ses compatriotes désemparés, parfois analphabètes ayant besoin d'aide pour trouver un emploi et un logement.

Ainsi, tout s'est passé comme il te l'avait promis, dès que ce contrat exécré a pris fin. A Châlons, tu es allée trouver ce professeur plein de bonté, tu t'es retrouvée en trois jours logée décentement et commençant ton nouveau métier d'ouvrière d'usine, une vraie délivrance.

C'était en fait un poste dont personne ne voulait. Tu travaillais quotidiennement avec de l'eau jusqu'aux genoux. Mais, à tes yeux, finie l'exploitation ! Tu quittais à heure fixe, tu étais honnêtement rémunérée, si bien que ton rêve fut comblé avant même la fin du premier mois. Non seulement tu avais trouvé à louer un petit logis mais avec ta paie, tu as couru t'acheter ce vélo tant attendu. Tu n'en demandais pas plus.

Tu rencontrais d'autres familles de Polonais installées là depuis ces dernières années, auxquelles se mêlaient quelques Ukrainiens ; vous discutiez sans fin autour de savoureux pirozski

ou du bigos que l'une ou l'autre confectionnait avec amour, et après vous dansiez allègrement. Comme là-bas.

Rares étaient ceux néanmoins qui avaient dans l'idée de rester en France. Ils n'étaient venus que pour quelques années, gagner un petit pécule et puis rentrer au pays, retrouver leur famille, leurs amis et leurs traditions. Et cette terre qui faisait partie d'eux-mêmes, une terre qui avait tant saigné et qui avait retrouvé sa liberté toute fraîchement acquise.

Et toi, au bout de presque dix années à travailler à l'usine, tu t'es dit qu'il était temps de repartir. Tu ne rentrais pas les mains vides ! A force de vivre avec parcimonie, à force de mettre de côté la plus grosse part de ton salaire auquel tu ajoutais le gain des travaux de couture que tu effectuais après les heures d'usine, tu avais rassemblé une coquette somme. Aussi, en été 1939, estimant que tu avais, telle une fourmi, consacré assez d'années de jeunesse au labeur sans relâche, tu as pris non pas ton vélo mais le train en sens inverse pour retourner en Pologne. C'était dans ton esprit le voyage préparant ton retour définitif. Là-bas tu t'es empressée d'acheter une petite izba entourée d'un lopin de terre et puis tu es rentrée en France afin de régler les dernières formalités de départ définitif.

Hélas, les événements tragiques de ton pays et tes propres malheurs se sont confondus... Deux tyrans monstrueux, à cette époque, saignaient l'Europe, l'un ostensiblement, l'autre plus sournoisement. Et si, jusqu'à présent, tu n'avais guère eu le temps de t'en préoccuper, ils te rattrapèrent...

Quand tu revins de ton voyage-éclair en Pologne, la guerre a éclaté. Le 1^{er} septembre 1939, Hitler a envahi la Pologne. Les frontières furent fermées, tu ne pouvais plus repartir.

Durant des mois et des années, les nouvelles de la situation en Pologne étaient effrayantes. Massacres, arrestations,

destructions, ton peuple bien-aimé vivait l'enfer... Dans ce chaos, tu as appris que ton izba, achetée avec tant de joie, n'existait plus, elle avait été détruite par les bombardements allemands. A la fin de cette effroyable guerre, tu as appris que les champs achetés étaient expropriés par le nouveau régime communiste, la Pologne ayant été mise sous la dépendance de la Russie stalinienne par un odieux traité. Yalta, mot qui résonnera désormais pour chaque Polonais comme une trahison universelle, une condamnation à de nouvelles années d'enfer sous le joug russe.

Toutes tes années de labeur en exil avaient été réduites en cendres, avec tes projets de retour joyeux au pays... Encore une fois tu as versé toutes les larmes de ton corps devant tes rêves brisés, les rêves brisés de la Pologne et puis tu t'es résignée, tu t'es mariée avec un Polonais arrivé en France dans la même vague d'immigration que toi. Cela coulait de source pour toi, malgré ton affection innée pour les Français, - dont plus d'un se montrait sensible à ta beauté jusqu'à te proposer le mariage -, tu te sentais trop différente pour envisager un époux autre que Polonais. Et vous êtes restés dans cette petite ville de Châlons-sur-Marne où tu es enterrée, te contentant d'aller en Pologne de temps à autre pendant les vacances, à partir des années soixante, car jamais tu n'as cessé d'être profondément attachée à ton pays natal et d'y penser quotidiennement jusqu'à ton dernier souffle.

Comment aurais-je pu ne pas hériter de cet attachement à ces racines indestructibles ?

Si je me remémore ta vie et cet amour que tu portais à ton pays, Mamouchka, c'est parce que certains aujourd'hui même se moquent du patriotisme des Polonais, le nient, clament que ce n'est rien d'autre que le résultat d'une manipulation gouvernementale, une propagande « ultra-nationaliste ». Comme

si ce n'était pas un sentiment infiniment naturel et spontané, venant de tes tripes, comme celui qui m'a envahie à ta suite...

Et ces perfides, qui sont souvent Polonais ou descendants de Polonais, s'amusent ou se font de l'argent en ridiculisant le sens du mot *patriotisme*.

Ah, je sens que tu ne me crois pas, petite maman ! Cela te semble impossible, trop gros pour être vrai. Tu n'as connu que des gens comme toi, patriotes en naissant, pour lesquels ce sentiment coulait de source. Hélas, j'ai tant d'exemples récents à te citer que c'est pour cela que je me suis résolue à te réveiller.

Attends, écoute ce que je viens de lire sur Internet. Oh ! bien sûr, tu ne sais pas ce que signifie l'Internet puisque cela n'existait même pas de ton temps. Les nouvelles, tu les lisais dans ton bon journal *Narodowiec*, un quotidien sans opinion politique, écrit et imprimé dans le Pas-de-Calais pour informer les émigrés polonais de tous les coins de France.

A côté des informations sérieuses sur le monde entier et particulièrement concernant la Pologne, il contenait une mini-rubrique illustrée qui m'a permis, sans même m'en apercevoir, d'apprendre la langue de mes ancêtres. A présent que je puis lire les ouvrages les plus ardues des grands littérateurs polonais, je songe avec un brin d'émotion aux aventures cocasses de Pan Rafal Pigulka, qui n'avait qu'un seul cheveu dressé sur la tête, en forme de point d'interrogation... mais de bonnes réparties qui m'ont démontré à quel point la langue polonaise est riche. Elles m'ont fait comprendre en outre que tout Polonais, comme Pan Pigulka, cultive le sens de l'humour en toutes circonstances. Il paraît que je ne suis pas la seule à avoir appris le polonais grâce à cet hurluberlu. Alors merci Pigulka et merci au bon vieux quotidien *Narodowiec* maintenant disparu faute de lecteurs.

Mais je m'égare, Mamouchka, sur les chemins du passé et du présent. Je te parlais d'Internet, c'est simplement un moyen moderne d'émettre et recevoir les informations de toutes sortes à une vitesse fulgurante. Et ce que j'y ai lu tout dernièrement m'a décidée à prendre la plume pour te faire part de mon indignation, contenue depuis trop longtemps.

Il s'agit d'un article pseudo-littéraire qui louait une « écrivaine » nouvelle, jeune Varsovienne qui, à peine sortie du lycée, s'est vue décorée du prix Nike – sorte de Goncourt polonais créé depuis quelques années. Fort bien. Mais écoute la suite. Cette fille, que j'appellerai mademoiselle Doma pour simplifier son nom, a bâti sa gloriole tout bonnement sur la flagellation à l'encontre de son pays qui est aussi le tien. L'article indique clairement que cette jeune « prodige » - qui écrit, chose formidable, en argot - se caractérise par son antipolonité et son propos négatif vis-à-vis de la Pologne à chacun de ses ouvrages... ce qui lui a valu – on s'égare dans une telle logique - d'être légitimée avec empressement par un organisme polonais lui attribuant ce prix littéraire. A quoi sont consacrés sans se lasser les quelques ouvrages que cette personne a produits – dans la plus évidente immaturité ? Au dénigrement le plus sordide, le plus réducteur qui soit envers la Pologne, ses habitants, son histoire, répétant sans vergogne que « tout vaut mieux que d'être Polonais » et autres élucubrations de ce genre. Elle n'a rien d'autre à dire ? Voici exactement ce que j'ai lu à son sujet dans un extrait de la revue « Itinéraires » :

« A l'instar de son personnage, l'auteur «aimerait bien oublier qu'elle vit dans un pays horrible qui porte l'étrange nom de Pologne ».....Les jeunes Polonais semblent ne plus concevoir le sens du patriotisme tellement cher à leurs compatriotes plus âgés. Contrairement à ces derniers, imbus de fierté nationale, voire de chauvinisme, la jeunesse polonaise ose

en effet délibérément nier sa polonité : Ainsi l'un de ses personnages féminins rejette ses origines parce que, selon son système de valeurs, celles-ci vont visiblement à l'encontre de son image médiatique. Dans un entretien journalistique, elle annonce : « Certes je ne suis personne, mais au moins je ne suis pas polonaise ». Seuls quelques rares personnages tiennent encore à la polonité, se référant constamment à la gloire passée de leur patrie. Cet attachement au pays natal se trouve néanmoins alimenté par une fausse vision historique dont ils sont adeptes. Endoctrinés par une radio nationaliste, ces individus fondent leur affection sur un savoir manipulé par des rédacteurs ultras propolonais. Les patriotes polonais seraient par conséquent dévoués à un pays qui n'a jamais existé. L'Union européenne apparaît pour cette jeunesse déracinée comme l'occasion de se débarrasser d'une identité honteuse. Puisque être polonais équivaut à une sorte de pathologie [sic], ils choisissent résolument de devenir européens et d'affirmer haut et fort : « On n'est pas du tout Polonais, on est des Européens, des gens normaux » ! Il semble en définitive qu'en s'engageant dans la ridiculisation des mythes nationaux, tels devoirs patriotiques, amour inconditionnel de la patrie ou fierté identitaire, l'auteur radicalise son antipolonité d'un texte à l'autre. ...La caractéristique négative de la Pologne s'intensifie considérablement dans les deux ouvrages suivants, pour atteindre son paroxysme. L'écrivaine se prononce ouvertement pour l'europhisme qui apparaît comme le seul moyen de remédier au pénible complexe polonais. »

Voilà, petite maman. Tu as bien entendu, Voilà comment certains Polonais – poussés par on ne sait quelle haine ou plus vraisemblablement pour gagner de l'argent – crachent sur la Pologne. Tu n'en reviens pas. Tu me demandes quelques

explications, tu ne comprends pas tout, même si tu saisis bien l'horreur de ces propos.

J'en ai hélas lu et entendu bien d'autres des paroles insultantes, nihilistes sur la Pologne ces dernières années. Cela a atteint un degré insupportable. Tu comprends, n'est-ce pas, maintenant, quelle colère, quelle indignation, m'ont poussée à te réveiller pour partager avec toi mon désarroi ?

Le devoir de mémoire, c'est tout à fait légitime chez les autres peuples. Quand il s'agit du peuple polonais, c'est de la ringardise, voire de la manipulation, comme Melle Doma ose le prétendre. On ne peut s'étonner, devant une telle attitude de certains Polonais eux-mêmes, que l'histoire polonaise ait presque totalement disparu ici.

Te voici incrédule à nouveau. Et pourtant... Les Français aujourd'hui ne pourraient citer le moindre nom d'écrivains polonais, d'artistes-peintres, de rois, pourtant si prestigieux. On croirait un peuple dépourvu de Culture, un comble ! Le roi Sobieski, par exemple, qui avait réussi à arrêter l'invasion turque devant Vienne, qui avait été vénéré de toute l'Europe pour cela, qui le connaît ? Une chape de béton a été coulée sur tout le passé, les noms, les événements de Pologne.

Oh ! Je sais bien, tu as connu bien pire en apparence, une situation inextricable en Pologne. Lorsque tu es morte, il y a quarante ans, c'était le milieu des années soixante-dix. Le carcan russo-communiste s'était refermé sur la Pologne... Te souviens-tu comme la tante Stefka, femme de bon sens comme le sont souvent les gens de la terre, rétorquait à ceux qui glosaient sur les gouvernements polonais :

« - *Quel gouvernement ? Où rêvez-vous qu'il y ait un gouvernement polonais ? Ceux qui nous gouvernent sont à*